

Gilbert Langevin : La tête du poète

Gilbert Langevin : *Issue de secours*, Montréal. Éditions de l'Hexagone, 1981 ; *Le Fou solidaire*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1980 ; *Mon refuge est un volcan*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1978.

Michel Lemaire

Numéro 24, hiver 1981–1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40204ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemaire, M. (1981). Gilbert Langevin : La tête du poète / Gilbert Langevin : *Issue de secours*, Montréal. Éditions de l'Hexagone, 1981 ; *Le Fou solidaire*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1980 ; *Mon refuge est un volcan*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1978. *Lettres québécoises*, (24), 36–38.

Gilbert Langevin :

La tête du poète

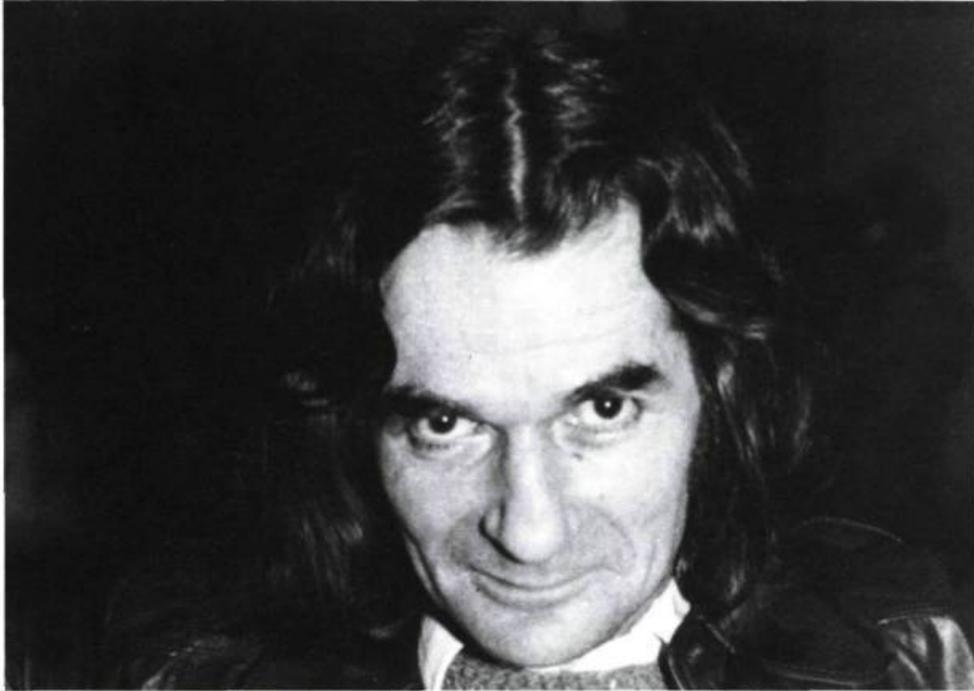


Photo : Athé

Rue Saint-Denis, la descente du Carré Saint-Louis au clocher de Saint-Jacques. Les cafés se sont multipliés, envahis par une jeunesse à la mode. La bohème est probablement déjà partie ailleurs ; en fait, la bohème est toujours ailleurs. Une notice biographique de Gilbert Langevin nous donne une liste de ces rendez-vous nocturnes où la poésie se cherche un peu de chaleur humaine (« C'est la grande époque de l'Association espagnole . . . » — *Griefs*, p. 63), de ces lieux toujours passés, toujours éloignés. La bohème artistique est un mythe, et les mythes ne vivent que dans l'imagination et dans la mémoire, jamais dans le présent. Il n'empêche que la silhouette d'un Langevin croisé rue Saint-Denis en constitue pour moi une très belle image : Langevin, avec cette sympathie cordiale et directe, avec cette exigence spirituelle dans le regard, avec cette évidence hautaine de la poésie. À tel point qu'on en oublie de demander des comptes à son oeuvre nombreuse, qu'on en oublie de le lire. Reprenons donc les derniers recueils du poète qui vient de faire paraître *Issue de secours* aux Éditions de l'Hexagone.

Si l'on met de côté les *Écrits de Zéro Legel*, l'oeuvre de Langevin se développe avec une remarquable unité et les derniers recueils s'intègrent parfaitement à l'ensemble. Ce qui en fait la valeur essentielle, me semble-t-il, est le déchirement existentiel qui l'emporte constamment. C'est un manque, un vide, une obscurité au coeur de la vie que l'écriture s'applique à explorer, à manifester, dans la

recherche d'une réponse qui remplirait ce vide, d'une lumière qui éclairerait ce non-sens (thématique de la nuit et de l'aube). L'écriture est donc l'instrument d'une quête morale (le « Graal ») à la fois violente et innocente dans les premiers recueils, ensuite plus ouvertement mystique, pour devenir finalement plus rangée. Cette quête d'ailleurs, et par là Langevin appartient à la même génération que Miron et Chamberland, est en même temps individuelle et collective (je/nous) et l'absence de volonté collective renvoie à l'absurde de la vie quotidienne comme deux miroirs vides face à face dans la nuit :

*Le malheur me crache dans les yeux
c'est sans doute que je le mérite
ou qu'il se trompe de versant*

(Origines, p. 245)

*Des heures ténébreuses
des faces longues
des bruits démoniaques sous la veilleuse
des fenêtres hurlant l'angoisse des murs*

*notre vie se traînait frileuse
à travers les décès
une odeur de hold-up heureusement flottait
sur l'avoir des notables*

et même les étoiles avaient du noir au ventre

(Mon refuge est un volcan, p. 21).

La tonalité propre à Langevin est cette révolte obscure mais intense au sein même de cette obscurité. Le déchirement de l'être (individuel et collectif) est porté par le poète, maintenu à vif, toujours combattu comme inadmissible. Même si la plénitude rêvée semble masquée par un horizon hors d'atteinte :

*Mais l'horizon ne délivre guère
de laissez-passer*

(Issue de secours, p. 32).

Or cette révolte, coeur palpitant de l'oeuvre, m'apparaît trop souvent enfermée dans les étroites limites d'un langage poétique qui ne lui permet pas de s'exprimer avec toute sa violence. On peut trouver à cela une première réponse dans une volonté de maintenir la lucidité de l'absurde hors d'un désespoir nihiliste, de ne pas tomber dans les outrances d'un lyrisme noir. Cependant j'y vois aussi une insuffisance de l'écriture. Le poème type de Langevin est un petit texte carré (6-8 vers de 6-8 pieds) qui se développe en une seule phrase. Souvent les vers ne constituent pas des entités closes sur elles-mêmes mais représentent simplement un découpage rythmique de la phrase à laquelle une syntaxe élaborée assure une grande cohésion ; ce découpage rythmique est à la fois régulier et flou : sa régularité provoque un sentiment de monotonie, son flou (rythmes pairs et impairs mêlés, absence d'intensité rythmique) dilue le texte. Les images du poème sont traditionnelles : les substantifs abstraits (coeur, âme, oiseau, étoile), la forme plurielle leur donnent un caractère de généralité ; les qualificatifs nombreux et de nature illustrative tombent souvent dans le cliché poétique (« Mon si brûlant mais sombre amour » — *Mon refuge est un volcan*, p. 72). L'ensemble donne un objet poétique de facture très classique : c'est la mise en vers d'un discours moral. La poésie (par le découpage rythmique, par les métaphores) y est conçue comme un effort pour donner à cette réflexion philosophique plus d'intensité, plus de réalité linguistique. Elle s'ajoute donc (par exemple par la suppression de l'article) à un discours fondamentalement prosaïque :

*Quand la vie forge
avec trop de peine ses outils
il faut à tout prix
que se parent de foudre
les actes les plus intimes
que la nuit s'ensoleille
que l'écorce du jour éclate
pour que les semaines
deviennent enfantresses*

(*Mon refuge est un volcan*, p. 11).

Ce Langevin est un poète qui écrit de la prose. C'est un lyrique qui se refuse au lyrisme, préfère l'équilibre du vers semi-régulier (même rimé), la sécurité de l'image lexicalisée, la sagesse réduite de l'aphorisme :

*Pour un sillon fertile
dans le champ de mauvais signes
symbole mandaté par le printemps
défends nos désirs*

*il fut un temps de paille
une douce étincelle était mère de nos jeux*

*que Cendre s'envole à travers nos chaînes
que la parole ouverte ô folie nue
baise le front des Enfants libres*

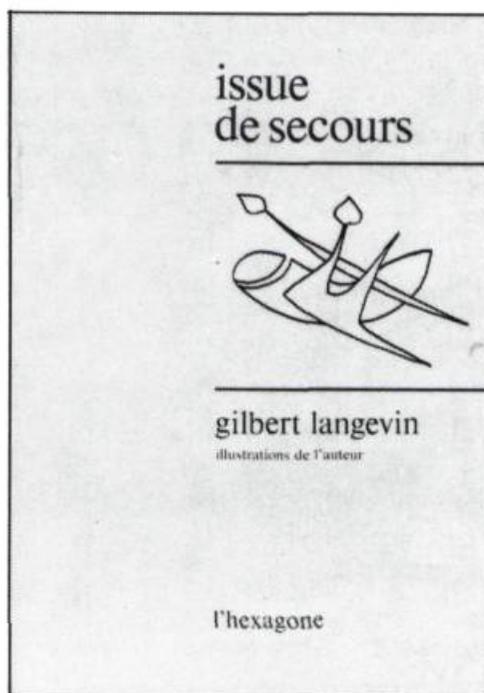
(*Le Fou solidaire*, p. 15).

C'est une poésie qui dit le mal de vivre individuel et collectif mais ne le montre qu'à travers une forme éculée. Une poésie qui parle (et ce qu'elle dit est beau) avec les mots-signes du dictionnaire, oubliant trop fréquemment que les mots sont des objets porteurs de couleurs et de musiques. Pierre Nepveu écrivait, d'un point de vue positif : « Sa poésie, elle, n'est ni cri ni chant. Elle est le pouvoir souverain de l'affirmation sur tout ce qui, en nous et dans le monde, est dispersion et mort » (*Livres et auteurs québécois 1973*, p. 324). Pour jouer aux grandes catégories, on peut opposer, dans la littérature contemporaine, une poésie qui pense et donne à réfléchir et une poésie qui regarde et donne à sentir. Aujourd'hui, depuis René Char jusqu'au formalisme, je suis d'avis que la poésie pense trop et ne vit pas assez. Elle navigue entre le discours philosophique et les jeux intellectuels. Et pourtant Baudelaire le disait déjà de manière percutante : « La grande poésie est essentiellement bête ».

Mais ce Langevin enfermé dans son carcan de poésie sage ne peut me faire oublier le Langevin révolté aux exigences superbes et insatiables :

*Mais il y a du songe éteint par la valetaille
mais il y a de l'équinoxe en naufrage
une camisole théorique engonce l'imaginaire*

(*Mon refuge est un volcan*, p. 82).



Et je vois dans son oeuvre deux manières opposées de s'évader de ce carcan : la première est de la briser, la seconde de le transcender. Dans certains textes, Langevin jette par-dessus bord rythmes réguliers, images tranquilles, syntaxe étouffante ; il oublie les vers, se laisse aller à une explosion d'images, à une accumulation désordonnée :

Des oiseaux se gorgent de neige et de brins de suie ce qui ne tracasse pas le moins du monde moult vénérables dindons qui persistent à prendre les antennes de télé pour des crucifix frimas et poussière pour des miettes de mie
(Issue de secours, p. 49).

La belle révolte surréaliste est retrouvée qui fusille sans pitié et la médiocrité bourgeoise et l'insuffisante réalité :

Vendue notre jeunesse au marché porcin pères de stupre à plat ventre goujats barbotant dans une auge où bouillonnait la plus ecclésiastique des huiles trop immaculée pour ne pas produire au minimum une chaudière de miracles adieu cartel à médailles adieu mornes bipèdes
(Ibid., p. 50).

La seconde solution est plus subtile : à l'intérieur même du cadre formel qu'il s'est donné, au sein de toutes les limitations (voulues ou subies) qui constituent malgré tout son écriture, Langevin me paraît trouver parfois un équilibre interne. Le rythme maladroit se fait invisible, les images classiques acquièrent une transparence parfaite, le poème s'écoule en une simplicité, en une pureté éluardienne :

*À tant porter les signes
d'une vie dévastée
à tant si mal mûrir
sous un dôme d'angoisse
la couleur de nos rêves
perdit ses chemins clairs
et c'est un jour de deuil
qui accueillit mon pas*

(Issue de secours, p. 11).

C'est un Langevin déchiré, Christ saignant de l'absurdité du monde, pauvre homme titubant dans nos rues, poète réconcilié :

*Je reviendrai parmi vous
nu comme une grande misère
vous me reconnaîtrez
malgré mon invisibilité
vous me prendrez pour une aîle
ou le sang d'une aîle
à travers nos pas*

(Le Fou solidaire, p. 57). □

Gilbert Langevin : *Issue de secours*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1981 ; *Le Fou solidaire*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1980 ; *Mon refuge est un volcan*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1978.

Stanké

publie
le plus récent roman de

Roch Carrier

LA DAME QUI AVAIT DES CHAÎNES AUX CHEVILLES

roman



Stanké

«Ce texte est envoûtant; je crois que *La dame qui avait des chaînes aux chevilles* est le chef-d'oeuvre de Roch Carrier».

Réginald Martel — *La Presse*

«J'ai de l'admiration pour une telle écriture, rare dans la littérature québécoise».

Noël Audet — *Le Devoir*

en vente partout et aux
ÉDITIONS INTERNATIONALES ALAIN STANKÉ
2127, rue Guy, Montréal H3H 2L9
(514) 935-7452